

## Anthropologie et Sociétés



Jacky BOUJU : Graine de l'homme, enfant du mil. Coll. " Sociétés Africaines ", no 6, Société d'Ethnographie, Paris, 1984, 256 pages, cartes, tableaux; ill. h.t.

Jean-Claude Muller

Volume 9, Number 1, 1985

Utopies

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006246ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006246ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Muller, J.-C. (1985). Review of [Jacky BOUJU : Graine de l'homme, enfant du mil. Coll. " Sociétés Africaines ", no 6, Société d'Ethnographie, Paris, 1984, 256 pages, cartes, tableaux; ill. h.t.] *Anthropologie et Sociétés*, 9(1), 139-141.  
<https://doi.org/10.7202/006246ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La seconde rubrique traite de *Histoire et Conflits* et comporte trois études. La première, signée M. Izard, explore les relations de politique étrangère du royaume mossi du Yatenga au siècle dernier alors que R. Law tente d'interpréter les traditions du royaume d'Oyo à la lumière d'autres sources et d'autres hypothèses que celles données dans la chronique traditionnelle pour expliquer les événements. C'est une entreprise méthodologique intéressante, comme l'est celle de la dernière contribution à cette section. Il s'agit là d'interpréter les traditions orales décrivant la création du royaume du Kabi (Nigéria) à partir de la geste du héros fondateur. L'analyse est hautement sophistiquée, méthodologiquement nouvelle et fort convaincante. C'est, à mon avis, un des meilleurs textes, sinon le meilleur du recueil. L'auteur, M. Piault, a réussi un tour de force et il serait intéressant de comparer cette sorte d'épopée avec les mythes de fondations plus connus des royautés sacrées africaines.

La dernière partie de l'ouvrage s'intéresse aux *Groupes et États*. D.S. Newbury décrit l'évolution et les réaménagements des clans dans une île du lac Kivu; ces clans se sont consolidés et ont pris des identités distinctes dans le cadre de la royauté nouvellement introduite. C.H. Perrot retrace la genèse du royaume Ndenye Anyi; contrairement au cas précédent, les relations de descendance originelles se sont estompées avec l'introduction de l'État pour être remplacées par des relations politiques basées sur la territorialité. D.W. Cohen se penche sur les transformations politiques du Busoga septentrional de 1600 à 1900 où s'introduisent et se renforcent quelques noyaux royaux qui prolifèrent grâce à des réseaux matrimoniaux fort ingénieux. La dernière contribution, de P. Bonte, s'attaque à un domaine fascinant, jusqu'ici peu ou mal connu, le factionnalisme en Mauritanie. Ce phénomène est étudié dans l'Émirat de l'Adrar mais le modèle semble avoir une portée plus générale dans la région.

Cependant, cet ouvrage nous laisse sur notre faim. Presque tous les textes sont excellents, certes, mais ils ne forment pas un ensemble. Le titre ne tient pas ses promesses, ceci d'autant plus que l'introduction — d'une page et demie seulement ! — est particulièrement déficiente. Une présentation plus étoffée et mettant davantage les contributions en perspective aurait beaucoup aidé à la lecture du volume. Le lecteur non averti des positions théoriques et méthodologiques actuelles ne peut comprendre ni la pertinence ni la nouveauté d'une bonne partie des chapitres. Il aurait fallu une meilleure synthèse et une meilleure mise au point.

Jean-Claude Muller  
Département d'anthropologie  
Université de Montréal

---

Jacky BOUJU : *Graine de l'homme, enfant du mil*. Coll. « Sociétés Africaines », no 6, Société d'Ethnographie, Paris, 1984, 256 pages, cartes, tableaux; ill. h.t.

Des esprits malicieux et pas toujours bien intentionnés ont plusieurs fois remarqué que la vaste littérature consacrée aux Dogons souffrait d'un certain déséquilibre entre ce qu'il est convenu d'appeler dans certains cercles l'analyse des infrastructures et celle des superstructures. Il est vrai qu'à part les beaux travaux de Denise Paulme sur l'économie — tout indicatifs qu'ils soient —, les chercheurs se sont davantage intéressés à la vision du monde des Dogons qu'à la description de leurs activités quotidiennes. L'importance de ce déséquilibre a été jugé surtout de manière idéologique mais, quoiqu'il

en soit de ces jugements, il faudra les reviser car l'ouvrage dont nous rendons compte est entièrement consacré à la vie économique des Dogons. C'est donc déjà un événement en soi bien que l'auteur s'empresse très modestement de dire que la plupart des faits rapportés dans son travail l'avaient déjà été ou pressentis par Denise Paulme. Mais nous dirions plutôt qu'ils n'ont pas été présentés de la même façon ni avec autant d'exemples et de données quantifiées.

L'auteur, qui était chargé d'une enquête socio-économique par une université américaine, n'est pas allé planter sa tente à Sanga, où les chercheurs de l'équipe de Marcel Griaule ont travaillé et travaillent encore. Il s'est établi à Sibi-Sibi, un petit village de six cents résidents du clan karambé situé à quatre kilomètres de Bandiagara et à une cinquantaine de kilomètres des hauts lieux philosophiques que nous connaissons. Les habitants du village n'avaient jamais vu d'ethnologues, n'avaient pas d'école mais les jeunes étaient en passe de se convertir à une sorte d'islam de leur cru. L'ouvrage se présente un peu comme une monographie de village nous décrivant d'abord l'histoire du peuplement, puis l'histoire interne de ce clan migrant et ses relations avec ses voisins et, plus tard, avec les conquérants peul et français.

Le lignage et les processus de segmentation sont ensuite abordés. Un lignage semble demeurer intact pendant cinq ou six générations, après quoi il se segmente soit par un mariage intra-lignager qui rompt l'exogamie de lignage qui en est une des caractéristiques essentielles, soit par émigration, deux événements contingents vus comme des excuses. La parenté dogon, un sujet aussi traditionnellement peu étudié, tant dans sa dimension descendance, résidentielle et affinale est aussi présentée. Nous avons ici pour la première fois des données chiffrées sur les divers types de mariage dogon et des listes complètes – mais sait-on jamais ? – de terminologie de parenté. Une dimension essentielle de la parenté est celle d'âge relatif, ceci à l'intérieur du lignage mais aussi à l'intérieur de la société villageoise; l'élément proprement villageois réside dans un certain nombre de classes d'âges qui sont rapidement décrites. Les divers types de résidence, dictés en grande partie par la position des fils dans leurs classes d'âges respectives et par le fait que non seulement le père mais aussi ses frères sont ou non vivants, sont inextricablement imbriqués avec le système d'héritage des terres. Celui-ci est extrêmement intéressant car il favorise l'aïnesse sociale, les meilleures terres du lignage, indivises, passant de frère à frère et non de père à fils. Lorsque tous les frères sont décédés, elles passent à l'aîné de la génération des enfants de ces frères et ainsi de suite. Tout le monde s'arrange pour avoir des terres autrement – par défrichement surtout – lorsqu'il en manque mais le système privilégie l'aîné d'un lignage jusqu'à sa mort.

L'étude se poursuit par l'organisation de la production céréalière. Les Dogons cultivent surtout du mil, comme le suggère le titre du livre, du sorgho et du fonio qu'ils entreposent dans des greniers qui sont décrits ainsi que le calendrier des activités culturelles. Toute cette production est redistribuée aux membres du groupe de travail et presque rien n'est vendu, contrairement aux cultures irriguées de saison sèche qui sont destinées à la commercialisation. Les Dogons sont bien connus loin à la ronde pour leur production d'oignons, aussi bien les bulbes que les feuilles séchées dont on fait des boules. Tout un chapitre intéressant y est consacré. Les Dogons sont prévoyants; après avoir payé l'impôt, ils investissent leurs bénéfices dans l'achat de bétail et tentent de se constituer un troupeau. Cette accumulation est entourée du plus impénétrable des secrets mais l'auteur a pu cependant discuter en profondeur avec quelques Dogons ce qui nous apprend beaucoup sur cette « épargne collective » du lignage utilisée en temps de crise.

Le livre se termine sur l'émigration temporaire des jeunes qui partent quelque temps « pour voir le monde » et qui reviennent avec des cadeaux pour la famille et des biens de prestige – bicyclettes et radio-cassettes. Le bilan comptabilisé de cette absence n'est pas, contrairement à ce qu'on pense, destiné à se procurer de l'argent. C'est une sorte d'initiation qu'il faut faire mais qui pose problème car, après un ou deux ans d'exil mais

aussi d'autonomie financière, la réinsertion du migrant dans le cadre des relations aînés/cadets est difficile. Les jeunes qui reviennent embrassent leur propre version de l'islam qui leur permet de contrer le système dans une certaine mesure. Ce sont là des données nouvelles et, quant à moi, je trouve que l'auteur est trop modeste dans l'appréciation de son travail. Le meilleur compliment que je pourrais faire à cet ouvrage est simplement ceci : lorsqu'un étudiant intéressé aux Dogons viendra me demander par quoi commencer, je lui conseillerai ce livre, puis celui de Denise Paulme; l'étudiant sera ensuite assez bien armé pour se débrouiller tout seul, d'autant plus que le livre donne une bonne bibliographie en annexe.

Un mot encore à propos du style. L'auteur a lu toute une série de ses collègues « marxistes » et « substantivistes »; il les a bien lus mais il s'est abstenu de jargonner comme certains d'entre eux. La preuve est faite qu'on peut discourir d'économie en français et rester clair.

Jean-Claude Muller  
Département d'anthropologie  
Université de Montréal

---

Michael YOUNG et Peter WILLMOTT : *Le village dans la ville*, traduit de l'anglais par Anne Gottman avec la collaboration de Bernard d'Hellencourt, Centre Georges Pompidou / CCI, Paris, 1983, 255 p.

Ce livre est la traduction française de *Family and Kinship in East London*, publié à Londres en 1957. Ce classique de la littérature sociologique constitue une excellente introduction à l'étude de la famille et de la parenté en milieu urbain industrialisé. L'ouvrage a été réalisé dans le contexte de la rénovation de certains quartiers de la ville de Londres dans les années 1950. Au départ les auteurs voulaient mieux connaître la vie et les aspirations des familles ouvrières touchées par ces rénovations de façon à mieux répondre à leurs besoins véritables. Ils ont été amenés à examiner les conséquences du relogement des familles dans des secteurs autres que ceux où elles étaient jusque-là habituées à vivre. À cette époque à Londres, on voulait détruire les taudis de façon à donner aux familles des conditions de vie plus décentes en leur offrant des appartements neufs dans des immeubles en hauteur situés dans de nouveaux quartiers ou des maisons en banlieue. Ces changements effectués par des organismes publics bien intentionnés ne se sont pas toujours avérés efficaces car en même temps qu'ils soulageaient certains problèmes d'ordre matériel ils en créaient d'autres plus graves d'ordre social. Les conséquences les plus graves de ces changements sociaux ont été vécues dix ou vingt ans plus tard et n'avaient pas été entrevues par les planificateurs de l'époque. Les auteurs avaient dans leur ouvrage proposé des solutions réalistes qui n'ont pas été suivies par les autorités politiques. C'est ce qui fait dire à Peter Willmott dans sa préface à l'édition française de 1983, que « Si la leçon avait été tirée dès les années 1950, Londres et les autres villes britanniques auraient peut-être ainsi pu s'éviter « l'anomie » et la violence qui s'est manifestée dans les émeutes de 1981 ». Je crois que non seulement l'Angleterre mais également presque tous les pays industrialisés de l'époque, incluant le Québec, auraient pu tirer profit de la lecture de ce livre. Il s'agit encore là malheureusement d'un exemple de l'ignorance, et du mépris même parfois, que manifestent certains politiciens et certains fonctionnaires envers la recherche en sciences sociales. Si on avait pris plus au sérieux à l'époque les conclusions de cette recherche il aurait été possible d'économiser des milliards de dollars à travers le monde en créant des con-